**« Enfant de salaud » au féminin**

Née au milieu des sympathisants nazis, Cécile Desprairies, enfant, était le témoin muet d’un « spectacle en langue étrangère, sans sous-titres ». Le gynécée nostalgique de la « gloire passée », qui se rassemblait chaque matin dans l’appartement haussmannien, terminait toujours ses discussions énigmatiques par l’exclamation collective « les salauds ! ». Soixante années plus tard, en tant qu’écrivaine, elle raconte l’histoire de sa famille - qui devient le roman *La Propagandiste*.

L’univers familial, la propagande et la réalité du nazisme sont quelques-uns des thèmes récurrents du récit. Le caractère de fresque est donné par la présentation des mentalités et de tous les éléments spécifiques de la société française des années ’40 durant l’Occupation. Même si Cécile a été élevée par une mère fortement pro-nazie, elle n’a pas ignoré toutes les horreurs provoquées par le régime. Elle n'a pas accepté la haine envers les Juifs, et plus précisément leur extermination. Suffisamment courageuse pour filtrer tout à l’aide d’une analyse objective, l’écrivaine ressent le besoin de dénoncer cette cruauté.

On pourrait croire que le roman n’est que pour certains. Mais l’universalité de l’œuvre ne peut être annulée sous l'argument de la spécificité, car l’histoire a la capacité de transcender l’espace et le temps auxquels elle se rapporte. La narration illustre une confession sincère qui met en évidence l'image de la dégradation humaine, la croyance dans une utopie provoquant une perception fausse de l’existence. On observe aussi l’ironie de la narratrice alors qu’elle brosse le portrait de sa famille pour dévoiler sa propre identité, au-delà des apparences. Ainsi, elle ne se sent pas à l’aise dans un univers où l’homme a oublié sa vraie vocation et a glissé sur la pente du mal et de l’illusion, en devenant un simple spectateur de cette chute. Les questions rhétoriques renforcent le caractère subjectif de l’œuvre : « Et quand on sait, qu’est-on ? ». En conséquence, la narratrice remet en question l’idée de la responsabilité qu’entraîne le choix de renoncer aux vraies valeurs, par une attitude d’indolence et de mépris envers les autres.

La figure centrale du livre, Lucie, aurait représenté peut-être le modèle idéal pour les féministes modernes si elle n’avait pas été l’adepte enthousiaste du nazisme. Elle s’accroche pendant toute sa vie au régime totalitaire, dans lequel elle voit la solution à tous ses malheurs et problèmes. Elle est une femme indépendante, dont l’ambition et l’intelligence l’aident à monter l’échelle sociale. Néanmoins, ses quelques qualités sont menées vers la mauvaise cause. Lucie accepte volontiers le masque de la superficialité, de la supériorité humaine qui peut changer le sort de ses semblables. On obtient donc le portrait d’une femme cruelle, prête à tout pour survivre, indifférente à la souffrance des autres. Dépourvue d’empathie, même envers ses enfants, elle s’avère incapable de changer de perspective, ce qui dévoile son étroitesse d’esprit et sa petitesse d’âme.

En maniant la concision d’expression, l’auteure jongle habilement avec les registres du genre. Elle passe très rapidement des aspects intimes des personnages à la chronique sociale, de la politique au racisme, des pages d’aventures amoureuses au nazisme. Ce mélange de stylesconfère une touche singulière au discours. La simplicité et l’oralité du récit,les marques de l’objectivité, alliées à une ponctuation expressive et à des phrases limpides, fusionnent avec la force des émotions variées : la peur, la colère, l’étonnement, le bonheur... De plus, chaque mot pèse dans la construction du portrait de la femme et de la société pendant la Collaboration en France.

On peut identifier un double enjeu dans ce livre. D’un part, il y a un devoir historique lié au geste d’écriture ; d’autre part, le lecteur découvre, sous la forme d’un journal autobiographique, l’expérience secrète de la propagandiste. La thématique et le style de la narration s’adressent à une gamme variée de lecteurs. À la lumière de la dernière phrase du roman : « Quant à moi, je ris toujours un peu jaune », on comprend le clin d’œil de l’auteure au contexte socio-politique d’antan et d’aujourd’hui.